

focus sur

I ART CLASSIQUE INDIEN AU COEUR D'UNE TRADITION

Léna Hagel
LE POIDS DES DIKTATS

DÉCRYPTAGE
RESPECT DES
ANIMAUX !

CULTURE

*Alcoolisme,
filiation et
transmission*



Celle qui

se réapproprie son corps et sa vie

« Il faut sortir des tabous à la con. Ne pas parler du corps, c'est se nier ! » Ni de bois, ni dans sa poche, Léna Hagel pratique la langue de l'éducation populaire politique.

Celle qui participe « à la transformation sociale et à l'émancipation des gens ». Depuis un an, elle propose au moins une fois par mois sa conférence gesticulée « Mon corps, une arme de résistance massive – De la prise de poids à la prise de conscience ». Que ce soit dans un centre social à Paris, dans une oasis pédagogique Montessori ou encore à la Maison de quartier de Villejean à Rennes (le 26/01). Formée par « Monte ta conf' » il y a quatre ans pour devenir gesticulante, elle n'a pas joué immédiatement. « Entre une grossesse rock'n roll, l'arrivée d'un petit bébé et un boulot prenant, je n'ai pas eu envie de me lancer tout de suite. », explique Léna qui deux ans plus tard se présentera devant les étudiant-e-s en 5e année de médecine. Sa proposition : aborder le rapport au corps, quand celui-ci est gros, hors norme et culte de la minceur. Sa première partie vise le milieu médical qui fonctionne sur « un système de domination ». Elle dénonce alors les violences subies : « J'étais très en colère, et très triste aussi. Parce que les médecins te forcent à te justifier, à répondre à « Pourquoi t'es grosse ? ». On passe notre temps à se justifier de la prise et de la perte de poids. Et les médecins ne te croient pas quand tu leur dis que tu manges bien, « normalement ». T'es grosse donc t'es suspecte. Et ils en arrivent à mettre en doute tes propres certitudes. C'est vraiment l'art de mal te considérer, ils te font la morale et te jugent. » Les gros-ses sont des fainéant-e-s qui passent leur temps dans leur canapé, en se goinfrant de sucreries... Stop. Elle fait le choix de s'extraire de ce type de cercle malsain, visant à la culpabilisation. Sa première grossesse lui fait déclic, elle s'entoure de professionnel-le-s dans le même état d'esprit qu'elle, « mais du coup, pas remboursés par la Sécu... » C'est pour elle un premier pas vers la réappropriation de son corps qui l'amène progressivement à la réappropriation de sa vie, de ses choix : « J'ai arrêté de dire « Je suis grosse mais intelligente ». Mainte-

nant, je dis : « Je suis grosse et intelligente ». C'est très très important ! Je me suis réappropriée l'université aussi, avec qui j'étais fâchée, puis j'ai fait le choix de me mettre en formatrice indépendante en créant ma propre boîte, La petite filature, dans une coopérative d'emplois. Les choix pour son corps, c'est une petite porte d'entrée qui ouvre en grand le reste. J'arrête de me culpabiliser en tant que maman, en tant que professionnelle, vis-à-vis de ma famille, etc. Je fais mes choix et je les assume aux yeux de tous. » Le corps, marqué par les instants de vie, les galères comme les bons moments, et qui se voient sur la peau et dans les formes, vaut bien mieux qu'un corps lisse contraint par les régimes et les frustrations. Le « corps artisanal » contre le « corps industriel ». Dans sa conférence, la Tourangelle déroule ce chemin de réflexion pour arriver à la résistance. Pour lutter contre le sentiment de culpabilité, contre l'humiliation sociale et pour l'émancipation. Personnelle dans un premier temps car à l'époque, elle l'avoue, elle était égo-centrée et avait la sensation de vouloir régler ses comptes avec cette médecine écrasante. « Après avoir joué devant les futurs médecins, je me suis dit que le but n'était pas de se prendre la tête mais qu'il fallait que je prenne mon bâton de pèlerin pour aller à la rencontre des « vrais gens ». Et là, j'ai vécu quelque chose auquel je ne m'attendais pas en écrivant. C'est comme si j'étais partie de l'âge de l'opposition, quand tu as 3 ans, à mes 37 ans d'aujourd'hui où tu réalises que le monde ne tourne pas autour de toi. », souligne Léna Hagel, toujours aussi émue et stimulée par l'universalité d'un propos qui se dégage d'une histoire de vie. Parce qu'au fil de ses gesticulations, elle a reçu de nombreux témoignages. De chômeurs, de personnes trans, de parents, etc. qui sur un autre plan ressentent avoir les mêmes vécus et livrent alors leurs expériences. Et c'est sur ce point qu'elle conclut, et qu'elle insiste de son sourire communicatif et de son regard pétillant : « Je n'avais pas mesuré la dimension universelle, anthropologique des propos. Mais il y a réellement un côté magique à se sentir reliée aux gens, au monde. »

■ MARINE COMBE

canal b
94 MHz Radio curieuse

ON AIR

Art : www.myfishfresh.com



ÉDITO | LE GRAND N'IMPORTE QUOI !
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Ohlala, 'faut vraiment avoir le cœur bien accroché en ce moment ! Entre la publication de la tribune des 100 femmes, dans *Le Monde* début janvier, la déferlante médiatique qui a suivi et les conneries que l'on entend depuis quelques jours sur le soi-disant étranglement accidentel d'Alexia Daval... En moins d'un mois, on a entendu dire qu'il est important de défendre la liberté des hommes à importuner les femmes dans la rue, que les femmes peuvent jouir pendant un viol et qu'il est concevable d'étrangler sa femme par accident, dans la mesure où celle-ci avait une « personnalité écrasante ». Aïe aïe aïe ! Franchement, ça fait mal. Et pourtant, il ne faut rien lâcher. Ne pas baisser les bras, ne pas baisser les armes. Essayer de ne pas se laisser atteindre par ces propos épouvantables qui nous font toutefois sortir de nos gonds en un quart de seconde. Si c'est terriblement agaçant, navrant et fatiguant de voir à quel point les médias se nourrissent des polémiques autour des sujets féministes, il nous faut maintenir notre cap. Celui qui pointe les inégalités entre les sexes. Celui qui pointe les mécanismes de domination bien connus du patriarcat (mais pas que). Celui qui donne l'espoir de lendemains plus égalitaires. Celui qui est convaincu qu'au sein des féminismes se trouvent tous les outils nécessaires à l'émancipation des femmes, et plus largement des individus. Le chemin est long, surtout parce qu'il est semé d'embûches en tout genre, et qu'à chaque avancée, on constate une vague bien réac' en face, mais il est aussi enrichissant, plein de rencontres variées, de réflexions diverses, à confronter et à partager, pour ensemble explorer le champ des possibles, loin des discours jugeants et moralisateurs.



EN CHEMIN ELLE RENCONTRE... LES FÉMINISMES !

Entre 2009 et 2013, Marie Moinard, auteure et éditrice, a regroupé pas moins de 70 scénaristes, dessinatrices-eurs et coloristes autour de la trilogie *En chemin elle rencontre...* (rappelez-vous cette chanson que l'on nous apprenait étant enfants sans nous expliquer qu'on clamait gaiement l'histoire d'un viol collectif...). À travers de nombreuses histoires courtes illustrées sous la forme de BD, les trois albums délivrent des témoignages édifians de violences contre des êtres humains. Parce qu'elles sont femmes. Et pour cela, elles sont insultées, violées, frappées, méprisées, humiliées, mariées de force, excisées, mises de côté ou encore assignées au foyer. Cette réalité du quotidien de la moitié de la population est brutale et bouleversante. Elle assaille nos entrailles et les torpille. Certaines histoires nous ont glacé le sang, d'autres nous ont fait pleurer, d'autres encore nous ont amusé. Mais toutes nous ont donné l'envie de continuer à lutter. Parce qu'il n'est pas écrit dans nos gènes que nous sommes nées pour subir ces violences qui pourtant restent encore aujourd'hui minimisées et banalisées. La trilogie, publiée par Les ronds dans l'O, nous met face à cette terrible vérité, face à nos préjugés et face à nos lâchetés qui nous font nous dérober face à ces atrocités. Et nous donne des chiffres, des faits réels, des clés pour comprendre et des arguments pour ne plus jamais laisser faire ! Et nous murmure, sans reproche ni jugement, que la parole des femmes s'est libérée depuis bien des années. Suffit de savoir écouter...

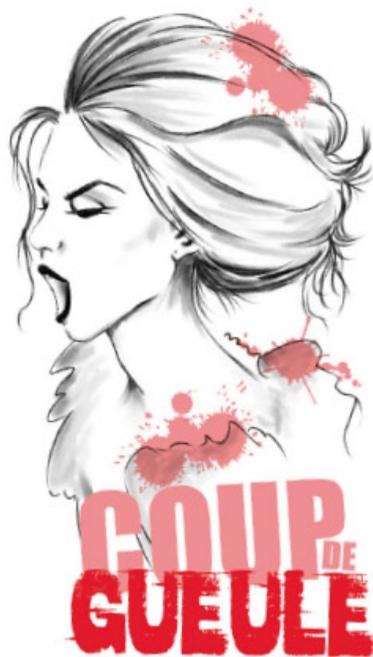
! MARINE COMBE

BATTANTES

HONTE (ET DOIGT D'HONNEUR) AUX ANTICHOIX !

Le 18 janvier, plusieurs affiches appelant à « La marche pour la vie » (21 janvier, à Paris) recouvraient les fenêtres du local rennais du Planning Familial 35. Dans un communiqué, l'association féministe souligne, à juste titre : « *Loin d'être pour la vie, les mouvements qui s'opposent à l'avortement sont en réalité contre les droits des femmes, contre leur possibilité de faire leurs choix. Le retour en arrière qu'ils prônent coûterait la vie de nombreuses femmes.* » En effet, chaque année, 48 000 femmes meurent dans le monde des suites d'avortements clandestins. Parce que les femmes n'ont pas les mêmes droits partout et que certains pays, comme la Pologne et son gouvernement ultra-conservateur, tentent de restreindre cette liberté lorsque celle-ci a réussi à être conquise, grâce à de nombreuses luttes féministes. La violence de ces anti-choix est inouïe. En défilant dans les rues, ces personnes réclament le retour en arrière, le non droit pour une femme à disposer de son propre corps, la privant de la liberté de choisir d'avoir, ou non, un enfant. Pourquoi ? Pas de réponse. Et honnêtement, c'est chiant d'y réfléchir. C'est fatiguant et usant de faire face à si peu de respect et de considération envers TOUS les êtres humains. Et c'est affligeant et franchement rageant de voir que quand le bus pour « La marche de la vie » est bloqué par des féministes, lors de son arrêt à Beaulieu, le mouvement anti-choix écrit sur Twitter : « Honte à ces ennemis de la liberté ! ». Sérieusement ? La honte doit changer de camp, là aussi.

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | FÉVRIER 2018

- La tête hors des normes - p.2
- Se battre, toujours - p.6
- En faveur de l'antispécisme - p.8
- La politique en bref - p.9
- Rencard avec le matrimoine - p.10
- Danse de la tradition - p.12
- Alcoolisme et filiation - p.22
- La culture en bref - p.24
- De Saint Malo à Chausey - p.25
- Verdict - p.27
- YEGG & the city - p.28

LA RÉDACTION | NUMÉRO 66

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

MARRE DU SPÉCISME



© CÉLIAN RAMIS

Créée début janvier, l'association Les Rendez-vous de la question animale rejoint les rangs de Sentience Rennes, du Collectif Rennais Pour l'Égalité Animale ou encore L214, prônant l'antispécisme et dénonçant la végéphobie.

Le 25 janvier, M6 diffusait *Evasion* (2013), réunissant à l'affiche les symboles de masculinité, Sylvester Stallone et Arnold Schwarzenegger. « *Tu frappes comme un végétarien* », entend-on dans la bande-annonce de la version française. Réplique soi-disant humoristique, elle est pourtant révélatrice d'une société qui tourne en dérision un pan de la population et qui associe la viande à virilité et bonne santé. Et si dans les cantines rennaises, on commence à instaurer un repas végétarien par semaine, « *c'est un bon début mais ce n'est pas encore suffisant* », juge Auriane Duroch, co-fondatrice des Rendez-vous de la question animale, qui défend un point de vue antispéciste et abolitionniste. Elle ajoute : « *L'idée de l'association est d'expliquer et de présenter l'antispécisme. Nous sommes pour l'arrêt de la consommation de viande car simplement la réduire n'est, une fois encore, pas suffisant. Mais nous sommes ouvert-e-s au débat, le but est de discuter, d'échanger. Et que les réflexions soient portées dans des lieux ne touchant pas uniquement des personnes sensibilisées et convaincues. S'éloigner un peu du système conférences dans les bars du centre ville*

de Rennes... » Les membres d'une espèce ont-ils plus de droits moraux que d'autres ? Pourquoi ? Les animaux d'élevage méritent-ils moins le droit de vie et la considération que les animaux domestiques ? Pourquoi ? Ces questions, et d'autres, qui créent la controverse et « *ne sont pas encore très portées politiquement* » pointent des systèmes de domination et de discrimination très prégnants, aujourd'hui encore. Parce que les conditions d'élevage, d'exploitation des animaux et des abattoirs sont trop souvent indignes et inacceptables, parce que véganes et végétariens-ne-s sont encore perçus-e-s comme radicaux-ales et rabats-joie, Les Rendez-vous de la question animale souhaite participer à l'émergence d'un débat citoyen éclairé, éthique et politique. Ainsi, un atelier autour de la végéphobie est prévu le 13 février, suivi en mars de conférences à la foire bio de Landerneau (17 et 18 mars) et à l'université Rennes 2, en partenariat avec Sentience Rennes. Dès le mois de février, s'ouvrira le site internet de la structure, permettant à chacun-e d'adhérer, de devenir bénévole ou encore de s'informer des actualités, des dates et des lieux.

MARINE COMBE

bref

QUESTION D'ÉTHIQUE

Le 17 février, à 15h30, Corine Pelluchon, auteure du livre *Éthique de la considération*, animera la conférence, aux Champs Libres, « *Considérer les plus vulnérables : une éthique pour notre temps* ». L'occasion de s'interroger sur nos politiques et nos comportements individuels face aux défis éthiques et politiques d'aujourd'hui, incluant la question environnementale et la souffrance animale.

bref

sur la toile

chiffre du mois

14/02

Plusieurs villes de France, dont Rennes, appellent à se rassembler et à manifester contre les féminicides. Parce qu'on ne tue jamais par amour...

chiffre du mois

le tweet du mois

Ça doit être tellement reposant d'être un homme... Parce que moi, en tant que femme, je crains d'être tuée, violée, agressée ou harcelée sexuellement par un homme. Donc vos histoires d'ascenseur, ça me fait bien marrer.

Laure Salmons @ourbasma / 12-01-18

bref

MR OUEST FRANCE

Le 23/01, les « *journalistes femmes d'Ouest France* » ont dénoncé les inégalités dans les médias, le quotidien régional breton n'y faisant pas exception. En terme d'égalité salariale et d'occupation des postes à haute responsabilité : « *Les femmes du XXIe siècle sont ingénieures, agricultrices, électriciennes, astronautes, sportives de haut niveau... mais elles ne sauraient pas participer à la direction des journaux ?* »

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



ÉLISE CALVEZ

PILOTE DU PROJET MATRIMOINE AU SEIN D'HF BRETAGNE

Le 6 février, HF Bretagne organise un speed dating matrimoine au Grand Sommeil, à Rennes. L'occasion de recommander une œuvre créée par une femme (ou plusieurs) et d'en découvrir d'autres. L'occasion également de revenir sur la notion de matrimoine avec le collectif engagé pour l'égalité entre les sexes, dans les arts et la culture.

Qu'est-ce que le matrimoine ?

C'est un terme que l'on utilise depuis plusieurs années, partant du constat que dans ce que l'on appelle « patrimoine », c'est beaucoup d'héritage de nos pères qui nous est transmis. Et l'héritage de nos mères, créatrices du passé, a plus de mal à être transmis. Il est encore peu visible. Et que ce soit en peinture, au cinéma, en photos, au théâtre, en poésie, on a beaucoup de mal à retrouver ces créatrices dans les anthologies, les histoires de l'art, les musées, les plateaux de théâtre ou de danse. Dans le répertoire. Dans ce qui forme notre culture commune. Le but du matrimoine, c'est vraiment de rouvrir une 2e bibliothèque un peu oubliée. C'est une entreprise très joyeuse, très enrichissante, pour tou-te-s. L'idée c'est de dire que notre héritage culturel, il sera constitué d'une diversité d'apports. Du patrimoine du coup et de ce que nous ont légué les créatrices du passé qu'on a souvent oubliées.

Quelle importance y a-t-il à valoriser le matrimoine ?

C'est pour notre culture générale mais aussi pour revaloriser des modèles de projection pour les femmes que nous sommes aujourd'hui, pour les étudiantes aux Beaux-Arts, en formation d'actrices, de danseuses, de photographes... Se dire que dans l'histoire de l'art, les femmes n'ont pas été que des muses ou des mécènes, les deux endroits auxquels on les cantonne allégrement. Elles y ont participé activement. Et vu l'impact des arts et de la culture, avec le street art, les séries, la BD, etc. on se demande ce que l'on transmet de nos vies culturelles et de nos représentations de 2018 aux générations futures comme modèles. Est-ce qu'on continue de reproduire cette histoire de l'art encore très blanche, très hétéronormée, très masculine, très bourgeoise dans ses codes ? En interrogeant le matrimoine, c'est une porte d'entrée vers tous ces questionnements.

Pour cela, vous favorisez les formes ludiques...

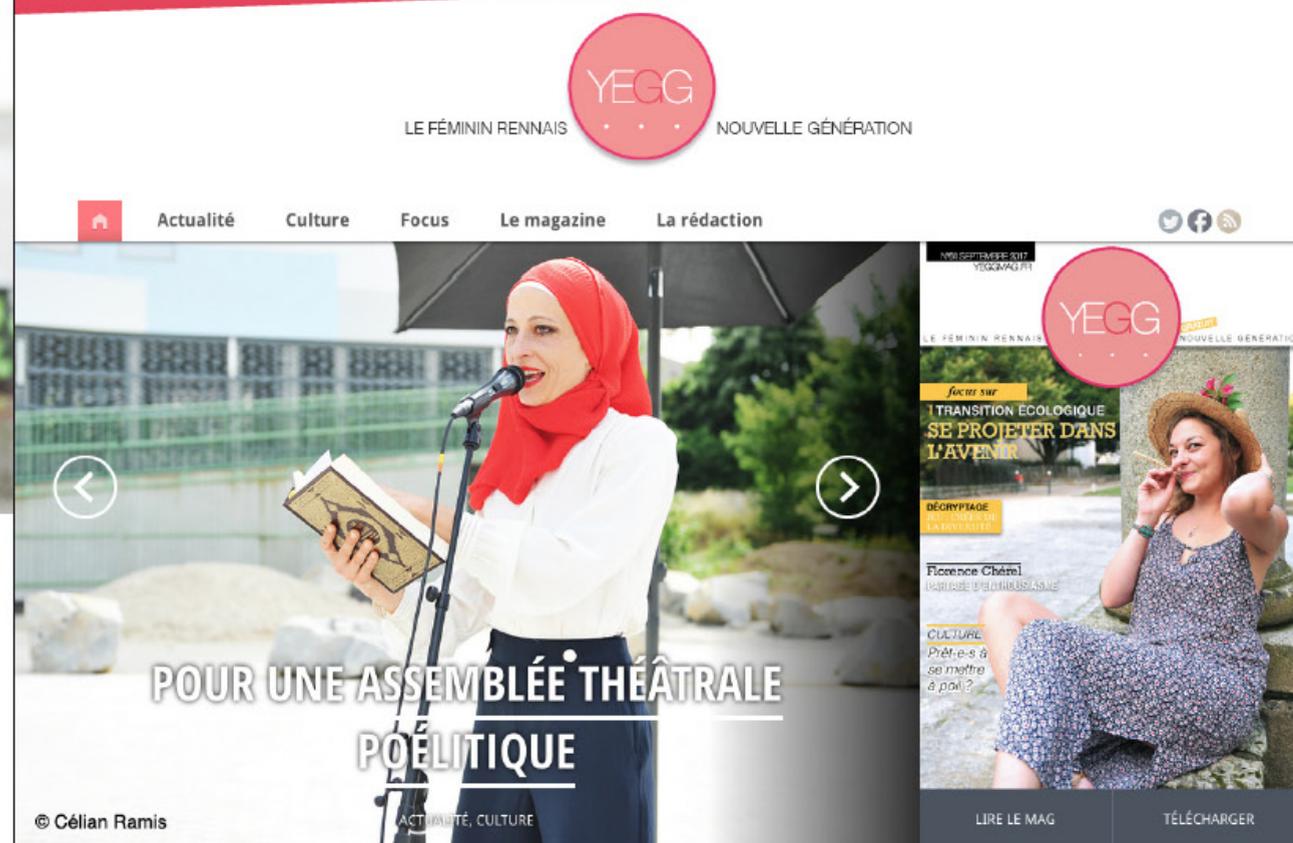
On fait des conférences, c'est important de nourrir des réflexions théoriques, de les approfondir. Et on invite aussi tous les gens de manière ludique à chausser ses lunettes de l'égalité. Une fois qu'on commence par ce biais, on se dit que ça va faire son chemin. On a fait un quizz sur les musiciennes et les compositrices qui nous ont inspiré-e-s et qu'on avait envie de retransmettre aux générations futures. On a fait une lecture, en janvier, sur les poétesses du voyage parce qu'elles n'écrivent pas que sur la cuisine et leurs amours déçus ! Avec le speed dating matrimoine, on veut que ce soit très collaboratif, que chacun-e vienne avec une œuvre, qui peut être partagée dans un bar : un livre, un tableau, de la musique (venir avec des écouteurs ou un instrument). Le format du speed dating est ludique, avec un temps défini pour faire connaître l'œuvre que l'on a envie.

IMARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



© Célian Ramis

FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

Voyage au coeur d'une tradition *indienne*



Ce qui en Inde dure traditionnellement toute une nuit a été adapté à un spectacle de 2h mais aussi à un atelier de sensibilisation, une conférence-performée et une expo. Fin janvier, la compagnie Prana, basée à Rennes, et le Triangle invitaient le public à la découverte d'un art traditionnel de la région du Kérala, au sud de l'Inde, le Kathakali. Théâtre dansé, hérité de l'ancien théâtre Sanskrit et de rituels de transe des temples hindous, il raconte les grandes épopées classiques. L'occasion de s'ouvrir à une partie de la culture indienne à travers cette pratique masculine – et comprendre pourquoi les femmes y sont minoritaires – et de s'intéresser à ses codes très particuliers. Mais aussi plus largement une opportunité pour interroger nos représentations occidentales.

A la découverte du Kathakali



© CÉLIAN RAMIS

C'est une expérience inédite qui se déroule sur la scène du Triangle, ce mardi 30 janvier. Aux alentours de 18h, la cité de la danse ouvre les portes de l'auditorium aux curieux-ieuses. Sur une tringle, prenant la largeur du plateau, sont étendus des accessoires et des parures brillantes et étincelantes. Sur une natte, un homme, allongé, se fait maquiller. Le travail est minutieux. Meticuleux. À base de pigments naturels de couleur, de pâte de riz et de chaux, les peintures faciales peuvent demander plusieurs heures de préparation. Parce qu'il en va là de la

symbolique des personnages. Sur le tapis tressé voisin, la chorégraphe Brigitte Chataignier, assise en tailleur, écouteurs fixés aux oreilles, se concentre sur les mouvements qu'elle va devoir effectuer.

Et à quelques mètres d'elle, sa fille, Djeya Lestrehan se pare de son costume, aidée par d'autres acteurs-danseurs, qui effectueront eux des seconds rôles ou feront de la figuration, ne nécessitant ainsi pas de vêtir les mêmes tenues imposantes que les protagonistes principaux.

« Katha signifie l'histoire et kali le jeu. Lié aux grands mythes de l'hindouisme, il est là pour mettre en scène le triomphe du bien sur le mal. »

Tout s'opère dans le calme alors que quelques instants plus tard le rideau se fermera. Divisant ainsi le plateau en deux parties sous les yeux des nombreux-euses spectateurs-trices : les loges et la scène. Celle qui accueillera dès 20h le théâtre dansé venu tout droit du Kérala, région au Sud de l'Inde, le Kathakali, un spectacle pour lequel la compagnie Prana, fondée à Rennes depuis 1995 par Brigitte Chataignier et Michel Lestrehan, a convié des spécialistes indiens, qu'ils soient acteurs-danseurs, maquilleurs ou musiciens.

L'ESSENCE DU KATHAKALI

La veille, une conférence-performée était organisée au Tambour, sur le campus de Villejean, pour sensibiliser le grand public à cet art traditionnel, dit art classique. « Katha signifie l'histoire et kali le jeu. Lié aux grands mythes de l'hindouisme, il est là pour mettre en scène le triomphe du bien sur le mal. », commente Michel Lestrehan, danseur et chorégraphe, formé au Kathakali depuis plus de 30 ans, directement au Kérala qui a vu au 17e siècle évoluer cette pratique, dérivée et imprégnée de l'ancien théâtre Sanskrit (*kutiyattam*), d'un art martial local (*kalarippayatt*) et de chants védiques.

À cela s'ajoute la maîtrise des *mudras*, le langage des mains, des expressions du visage et de l'intention du regard. Et tous ces éléments servent le propos : transmettre les grandes épopées mettant en scène les héros, les dieux et les démons, issues de Ramayana et Mahabharata. « Le Kathakali connaît une longue longue évolution. Dans les costumes, les apports de percussion, etc. Il y a peu de traces écrites. C'est de l'ordre de la tradition orale, de la transmission avant le 17e siècle. Les 17e, 18e et 19e en sont les grandes périodes mais l'influence des colonies anglaises a poussé l'élite à délaisser le Kathakali et ses troupes privées. Les artistes ne pouvaient alors plus en vivre. Ce n'est que plus tard que cet art a été repris et retransmis à des acteurs. En 1930, l'académie du Kalamandalam est créée et devient une grande école ! », poursuit le spécialiste.

ÉVOLUTION PERMANENTE

Aujourd'hui encore, il connaît des mutations. Parce que la TV et Internet sont arrivés dans les foyers. Parce que les rythmes de travail ne sont plus les mêmes. Si une partie de la population reste attachée à cette tradition, il n'est plus toujours possible de la pratiquer « à l'ancienne »,

Au sein de la compagnie Prana

Elle est une des rares artistes occidentales à maîtriser la danse féminine Mohini Attam, il est un spécialiste du Kathakali et du Kalaripayatt. Après avoir étudié les arts classiques du Kérala pendant 6 ans, Brigitte Chataignier et Michel Lestrehan, tous les deux danseurs et chorégraphes, fondent en 1995 la compagnie Prana,

à Rennes, qui est aussi un des membres fondateurs du Collectif Danse Rennes Métropole, au Garage. Alternant entre recherches, créations et enseignement, le duo permet la rencontre entre Orient et Occident. Toutes les infos sur les cours, ateliers, stages, conférences et spectacle : compagnieprana.com



© CÉLIAN RAMIS

« Il faut beaucoup de patience, beaucoup de persévérance. En Inde, tant qu'on n'y arrive pas, on reste, on prend son temps, on se concentre, on travaille. »

soit dans les temples, de la tombée de la nuit à l'aube.

Les formes ont été adaptées à de nouveaux lieux plus institutionnalisés, raccourcies, sans toutefois en perdre l'essence et l'esthétique, et jouées en journée ou en soirée : « Ça reste encore très vivant, avec beaucoup de public. Parce que les artistes font des conférences performées dans les écoles ou encore grâce à la création des Kathakali Clubs, qui sont des associations privées, on assiste à une renaissance depuis 10 ou 12 ans. L'État aide financièrement certaines écoles. Sinon, de riches mécènes organisent aussi des cours de 3 ou 4h. Pas forcément toute la nuit. C'est vrai que toute une nuit de Kathakali, c'est contraignant et très dur s'il faut aller travailler le lendemain – mais s'endormir à des moments fait aussi partie de l'expérience – mais c'est très intéressant de passer de la nuit au jour sous cet angle-là, de sentir cette relation au cosmique, à la Nature et de s'imprégner entièrement de cette culture. »

Autre nouveauté également à souligner aussi

infime soit-elle : l'arrivée de quelques femmes dans cette discipline exclusivement masculine à l'origine, les hommes interprétant eux-mêmes les rôles féminins. Malgré la création d'une troupe féminine au Kerala, elles restent encore très minoritaires à s'y former, n'ayant pas le droit d'accès aux écoles : « Les filles indiennes peuvent étudier le Kathakali mais uniquement avec des maîtres privés. » Exceptions faites pour les femmes étrangères, comme nous le dira Brigitte Chataignier lors de l'atelier qu'elle animait avec Djeya Lestrehan, au Triangle, dans l'après-midi du 27 janvier.

UN LONG APPRENTISSAGE

Face à une vingtaine de participant-e-s, qui paradoxalement sont majoritairement des femmes, les deux danseuses vont transmettre, trois heures durant, une petite partie de la culture qu'elles ont elles-mêmes apprises en Inde. Ou du moins un aperçu. Car l'entraînement des artistes requiert des années et des années de répétitions, rigoureuses et minutieuses. « Il faut beaucoup de patience, beaucoup de persé-

véance. En Inde, tant qu'on n'y arrive pas, on reste, on prend son temps, on se concentre, on travaille. », signale la chorégraphe.

C'est ce que le danseur nous délivre, au Tambour, exécutant la salutation avant de passer aux frappes de pied, mouvements importants permettant aux danseurs de se préparer au massage qu'ils recevront après quelques exercices au rythme soutenu, afin d'assouplir le corps - en particulier le bassin, les jambes et les genoux - nécessaire pour pouvoir bien ouvrir les articulations. Nécessaire aussi pour ensuite pouvoir aborder la technique, l'enracinement des pieds, le travail des mains, la coordination avec le regard et le travail expressif.

« En moyenne, on dit qu'il faut entre 8 et 12 ans pour former les acteurs-danseurs (qui sont environ 200 au total avec les musiciens et maquilleurs) qui au début commenceront par simplement accompagner leurs maîtres qui eux jouent les grands rôles. Ça peut durer longtemps avant que ce soit leur tour ! Mais comme ils vont danser jusqu'à 80 ans, ils ne sont pas pressés. Ils font parfois de la figuration mais c'est dans l'ordre des choses, ils l'acceptent. », précise Michel Lestrehan.

UN LANGAGE CODIFIÉ ET SYMBOLIQUE

Ils apprennent le répertoire classique, sans



l'accompagnement des musiciens (excepté quelques jours avant la représentation), l'enseignement traditionnel voulant que le rythme soit simplement donné par des frappés de bâtons et par les syllabes rythmiques.

Si ce sont les chanteurs qui racontent les histoires à travers les védas, les acteurs possèdent un langage symbolique et très codifié, basé sur les expressions des mains, dont l'origine est très ancienne. Aux 24 mudras, ils combinent des mouvements bien spécifiques, multipliant ainsi les termes : « Avec 5 ou 6 mudras, on compte





© CÉLIAN RAMIS

environ 500 mots déjà. On peut utiliser le même mudra avec des mouvements différents, cela ne signifiera pas la même chose. On peut représenter un roi, la terre, un lion, un éléphant par exemple. Ou encore un démon, une divinité, une belle femme, une mère... »

Ils y ajouteront ensuite les expressions des yeux, codifiées également, en 9 sentiments de base : « Le sentiment amoureux/la beauté, la moquerie/le mépris, la tristesse, la colère, l'héroïsme, la peur, le dégoût, la surprise et la sérénité. Tout cela va se moduler selon la qualité des personnages et des situations. Les nobles n'ouvrent pas la bouche tandis que les démons ouvrent grand la bouche, poussent des cris. En tout cas, le sentiment amoureux, de la beauté, prédomine tous les autres. Toujours dans cette optique du bien sur le mal. À l'opposé de la

conception chrétienne, le rasi (en Sanskrit, cela désigne la « saveur » générale de l'œuvre littéraire, dramatique ou musicale) partagé entre le public et les artistes prend sa dimension dans la beauté et l'amour. Dans l'identification au divin. Comme une

expérience transcendante. On chante la beauté des dieux. Les védas n'ont d'ailleurs de valeur que s'ils sont chantés. C'est là l'importance de la transmission orale parce qu'ils s'agit là de textes rédigés entre 3600 et 2500 ans en arrière. Ce sont des chants d'invocation aux divinités, dont la technique vient des temples du Kérala, et qui souligne la relation du dévot à la divinité. »

Autre code qui sert de référence au public : le maquillage. On reconnaîtra la valeur d'un personnage à la couleur prédominante de son visage. Le vert pour les personnages nobles et vertueux, le vert et le rouge pour les personnages ambivalents (héroïques mais avec un ego surdimensionné), le noir pour les chasseurs cruels et sauvages, le rouge pour les démons, le jaune pour les personnages féminins.

Mais tout n'est pas si simple puisqu'à cela peut s'ajouter trois types de barbes (blanche, rouge ou noire) et que les cinq éléments de base peuvent être remaniés, comme tel est le cas pour le dieu-singe Hanuman. « On peut faire le parallèle avec l'opéra. Les types de voix correspondent aux bons, aux ambivalents ou aux méchants. Dans le Kathakali, ce sont les types de maquillage. », précise Michel Lestrehan.

UNE ÉPOPÉE DIVINE ET GRANDIOSE

Difficile pour nous alors de tout intégrer rapide-

ment et de comprendre tous les codes, issus de traditions et d'arts savants ancestraux. C'est pourquoi, au Triangle, le spectacle était sur-titré, permettant ainsi à chacun-e de saisir le récit de *Torana Yudha* (La guerre du portail), une des premières histoires écrites par Kottarakara Tampuran – deuxième moitié du 16^e siècle – tirée du Ramayana.

On assiste ici à l'épopée d'Hanuman, qui bondit au dessus de l'océan, en direction de l'île de Lanka, pour porter un message à Sita – fille de la déesse Terre retenue prisonnière par le roi démon Ravana – de la part de son époux, le prince Rama : elle sera bientôt délivrée. En chemin, il affronte des créatures marines, des démons ivres qui gardent la cité et une terrible démonsse, maudite par Brahma qui ne pourra reprendre sa forme divine qu'en recevant la giflette d'un singe. Dans les jardins de Lanka, il observe Ravana, qui une fois seul, sans son épouse Mandadori, courtise Sita, lui offrant bijoux et tissus. Celle-ci refuse, prête à mourir de l'épée de Ravana plutôt que d'accepter ses avances et ainsi trahir Rama, son bien-aimé. Alors qu'Hanuman vient la consoler, il se laisse capturer par les soldats du roi démon et sa queue est brûlée, lui servant ainsi de torche pour incendier Lanka. Sauf le jardin dans lequel se trouve Sita.

Les scènes sont grandioses. Entre les moments de chants très intenses et chargés d'émotions,

l'accompagnement sans relâche des tambours *maddalam* et *chenda* – appuyant les intentions des acteurs-danseurs et la dimension magique des représentations – et la beauté et la splendeur des costumes et des maquillages, le spectacle est impressionnant. De par tous les

savoirs ancestraux qu'il transmet et de par la découverte à laquelle il nous invite. Toutefois, on ne peut s'empêcher de rester sceptique face au message délivré : les hommes se battent pour sauver les femmes, en danger et sans défense, dont les rôles sont quasiment de la figuration. En résumé.



PAS DE PLACE POUR LES FEMMES ?

« Le Kathakali est de style tandava, dynamique, avec des mouvements virils – ce n'est pas péjoratif –

avec les frappes de pied, les caractères assez fiers... Ils se battent, ils sont énergiques, un peu machos sur les bords. À l'encontre du lasya qui correspond à une expression des sentiments plus douce. C'est ce que l'on va trouver dans la danse féminine du Mohini Attam. C'est un peu la petite sœur du Kathakali, mais c'est moins narratif, plus basé sur des sentiments, sur des poèmes adressés au bien-aimé. Plus en souplesse. », explique Brigitte Chataignier qui s'est formée à ces deux arts entre 1987 et 1993, au Kérala, dans une grande académie, avant d'y retourner une année supplémentaire pour suivre un enseignement avec des maîtres privés, auquel assistait également sa fille, née en Inde.

« Le Kathakali est de style tandava, dynamique, avec des mouvements virils - ce n'est pas péjoratif - avec les frappes de pied, les caractères assez fiers... Ils se battent, ils sont énergiques, un peu machos sur les bords. »



« L'Inde a beaucoup changé entre les années 80 et maintenant. La condition féminine s'est affirmée, mais d'un autre côté, la violence à l'encontre des femmes s'est accentuée. »

« Bien que nous soyons des femmes, nous avons été introduites dans le Kathakali. Quand on est étrangères, on a plus d'accès. Les indiennes peuvent le faire mais c'est quand même dur d'avoir accès aux enseignements. Moi, j'étais mariée, installée « familialement » donc on me foutait la paix. », précise-t-elle. Pouvoir pratiquer les deux, et convoquer ainsi l'énergie masculine et l'énergie féminine, est une grande opportunité pour la chorégraphe qui avoue que le Kathakali est toutefois un challenge physique. Elle fait alors en fonction de son état, de ses humeurs, sans se forcer ou se contraindre.

Mais une femme pourrait-elle interpréter les grands rôles de cet art classique ? « Ça demande beaucoup de force mais si elle arrive à un certain niveau, oui, c'est possible. Mais il y en a très peu. On peut accéder à tout si on assume ce que l'on fait. Si on sert l'art, il n'y aura pas de problème. Les femmes en Inde sont très respectées dans ce milieu-là mais après, il faut

avoir envie de se retrouver seule au milieu uniquement d'hommes. Faut être bien dans ces baskets, ce n'est pas évident... »

UNE VISION CARICATURALE...

Quand on cherche à aborder avec elle la condition des femmes là-bas, on sent une certaine crispation. Le sujet est complexe. Parce que les cultures se confrontent. L'Occident dépeint un tableau caricatural de la situation des femmes indiennes. On ne les voit que comme des objets, des victimes de viol ou victimes d'un jet de vitriol au visage lorsqu'elles refusent un mariage arrangé. D'un autre côté, on ne peut nier cette réalité.

« L'Inde a beaucoup changé entre les années 80 et maintenant. La condition féminine s'est affirmée mais d'un autre côté, la violence à l'encontre des femmes s'est accentuée. À un moment donné, je me sentais plus indienne que les indiennes. Mais au fond, je suis occi-



dentale. Les rapports sont plus égaux entre les hommes et les femmes ici que là-bas. Mais en fait, la notion d'égalité nous apparaît à nous mais pas forcément à eux. Il y a chez certaines une totale acceptation du mode de vie, les mariages arrangés, elles en sont fières. La plupart des femmes que j'ai pu observer quand j'étais là-bas sont plutôt heureuses et vivent bien. », commente Brigitte.

Même discours du côté de Léna Hagel, rencontrée à la Maison de quartier de Villejean à l'occasion de sa conférence gesticulée « Mon corps, une arme de résistance massive » (lire le Cerveau, p.2 et 3) qui a passé sa 23ème année en Inde : « C'est très très caricatural ce que l'on entend sur l'Inde. Pour moi, ça a été un déclic d'aller là-bas. Je m'y suis sentie très très bien et ça a été un révélateur de ma féminité. J'ai assumé, affirmé et posé ma féminité. Les Indiennes sont magnifiques avec leurs regards de braise, leur jasmin dans les cheveux, la manière de se tenir droite lorsqu'elles sont en sari... » Dur de ne pas sourciller quand seule l'apparence physique de ces femmes est mise en avant.

Dans le milieu de l'art, Brigitte Chataignier nous l'assure, « il faut un sacré bagout pour être danseuse ». Elle a d'ailleurs, il y a plusieurs années, fait venir un groupe de danseuses traditionnelles en France afin de travailler la question du droit des femmes et de l'égalité. Pour observer, en douceur précise-t-elle, l'idée n'étant pas de bouleverser, et de juger, leur éducation et leur culture, comme souvent les Occidentaux-ales peuvent avoir tendance à le faire :

« Elles ont noté des choses qu'elles trouvaient intéressantes mais ont aussi constaté que sur certains plans, elles préféreraient la manière dont cela se passe dans leur pays. J'ai mené également un autre projet sur le fleuve que l'on a comparé à une femme, pour alerter sur la Nature. Le vrai problème est celui du respect... Le fleuve est comparé à une femme mais paradoxalement il est terriblement pollué. Ce spectacle a tourné en Inde, avec, autour des actions de sensibilisation auprès des filles. »



LIBERTÉ ET TRANSMISSION

Pour elle aujourd'hui, l'important est de transmettre. De passer le flambeau des savoirs ancestraux conservés dans les traditions, comme elle l'a fait avec sa fille et comme elle le fait en cours ou lors d'actions de sensibilisation. Notion primordiale également dans la culture indienne. « À des événements comme l'atelier de découverte du Kathakali, la conférence-performance et même le spectacle, on ne fournit que quelques éléments de cette culture. En apprenant vraiment tous les savoirs et en pratiquant ces formes d'art classique, je trouve que c'est extrêmement formateur et ça permet de s'ouvrir sur soi-même, sur les autres, sur le monde. Et puis, chacun est libre après d'en faire ce qu'il veut. Quand on prend de l'âge, on prend aussi des libertés. On s'affranchit de ses maîtres et on transmet à notre tour. », conclut la chorégraphe qui résume bien là le droit à la liberté individuelle et au libre arbitre.





© CÉLIAN RAMIS

DU PASSÉ AU FUTUR, LA QUESTION DE L'HÉRITAGE

Comment se construit-on en tant qu'individu auprès d'un parent malade ? Et que transmet-on quand on a notre tour nous engendrons la vie ? Alcoolisme et filiation sont les thèmes majeurs de la pièce *Attends je te parle, une fiction de la vie réelle*, de Marjorie Blériot, de la compagnie des gens comme tout le monde, présentée le 20 janvier dernier à la salle Odette Simonneau de Mélesse.

« Maman, elle bougeait pas dans son fauteuil. Elle était trop fatiguée. Les pompiers sont entrés chez nous. On allait faire des pâtes mais on n'avait pas mis la casserole. Les pompiers ont crié sur maman. Elle répondait pas, elle regardait le fond de ses chaussettes. J'ai pas aimé qu'ils crient sur maman. Ça arrive à tout le monde d'oublier (...) Ça fait quoi d'oublier sa tête ? On doit se sentir plus léger mais on doit se cogner partout. » Quand les rôles s'inversent, que nous reste-t-il comme place dans notre construction d'adulte ? C'est la question que pose la comédienne et metteuse en scène Marjorie Blériot dans la pièce *Attends je te parle, une fiction de la vie réelle*, créée

en mars 2017. Le point de départ de sa réflexion : un documentaire radiophonique d'Élodie Vaquet et Diphy Mariani, intitulé « Nos parents alcooliques ». Elle est touchée par les propos qu'elle entend, par l'idée d'une enfance durant laquelle on se retrouve en charge de nos parents, et souhaite produire quelque chose à partir de cette matière.

PAROLES COLLECTÉES

De là, elle part collecter les paroles de celles et ceux qui ont vécu cette situation. Dans des structures de soin ou des associations en Ille-et-Vilaine et dans le Morbihan, à Rennes, à Bain de Bretagne, à Guidel ou encore à Caudan. Elle assiste à des groupes

de parole, réunissant des personnes alcoolodépendantes et/ou leur entourage, et procède à plusieurs entretiens individuels non orientés. De ces entretiens, on entend sur scène des extraits d'enregistrement, sans toujours bien en distinguer les paroles. Parce que la musique, jouée par Eric Thomas, couvre leurs voix ou parce qu'elle poursuit sa narration par dessus.

En interprétant une femme qui, s'adressant à sa mère pour essayer de la comprendre, replonge dans ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, Marjorie Blériot réussit à aborder subtilement la question de la normalité, de la place à trouver et de la prise de conscience, face à l'alcoolisme de son parent. L'habitude, la protection, la honte, la culpabilité. « La notion d'absence-présence est revenue régulièrement dans les témoignages. Comme une présence fantomatique. Puis il y a aussi la prise de conscience que ce n'est pas normal ce que l'on vit. Et l'enfant devient protecteur de cet univers-là en défendant le mensonge. Quel bordel ! Il se dit alors que s'il en parle, ce sera de la trahison. Le secret rend les choses pesantes. Depuis que je fais ce spectacle, ce que j'entends beaucoup, c'est 'je l'ai vécu et je ne me suis jamais posé la question de qu'est-ce que ça me faisait à moi ?'. C'est devenu quelque chose de normal. J'avais envie de développer cette question de la place qu'il nous reste quand on n'en a pas eu du tout. », souligne-t-elle, insistant également sur le fait que la pièce va au-delà du sujet de l'alcoolisme.

TRANSMISSION : À QUI LE TOUR ?

S'il n'est pas anecdotique, il devient prétexte à une histoire plus globale : celle de la filiation, en général. Parce que comme le dit la comédienne, on fait tou-te-s avec nos casseroles et le drame existe partout. « J'avais envie de chercher aussi la légèreté là-dedans. C'est le danger de cette thématique : quand on travaille autour d'histoires de vie, on peut facilement être uniquement dans le côté dramatique. Mais je pense qu'on peut aussi arriver à en rire. », analyse-t-elle.

Une envie sur laquelle la rejoint Eric Thomas : « On peut rire parce que c'est drôle, parce que c'est nerveux, parce que ça nous sert de soupape. Il y a plein de choses différentes ! On n'est pas obligés d'être que dans le drame. » Si elle n'avait au départ

pas la volonté d'aborder la filiation du point de vue de la gent féminine, c'est pourtant trois générations de femmes qui trônent sur la scène. « Je ne trouvais pas ça juste quand le personnage parlait à un père ou était un garçon. Je pense aussi que j'ai fait par rapport à moi. J'ai une maman et une fille. Et deux gars. Mais ce n'est pas la même chose quand tu as un enfant du même sexe que toi. Cela fait resurgir des trucs. C'est intéressant de se demander comment on se transmet les choses ? Comment on se transmet nos névroses ? Comment on s'en débarrasse ? Quand on devient parent, on essaye en fait de défaire le fil, de démêler la pelote. », commente la metteuse en scène.

L'ESSENCE D'UN THÉÂTRE POPULAIRE

Les situations se succèdent. Des scènes de vie ordinaire, les premiers émois amoureux, des virées rock'n roll entre potes. Qui s'entrecroisent avec des épisodes plus troublants, plus douloureux. Pas forcément mal vécus, pas toujours compris ou digérés. Mais qui interrogent le spectateur qui établit des résonances avec sa propre histoire. Parce que la force du spectacle réside dans la manière de Marjorie Blériot et Eric Thomas d'aborder des questionnements, des failles, à travers diverses émotions, sans intention de marquer au fer rouge le propos : « Je travaille beaucoup avec la musique, c'est pour ça que j'ai convié Eric. Je trouve qu'elle porte des émotions fortes. Ma peur est d'être didactique. Je n'ai pas l'intention ni la prétention d'amener des réponses. Je préfère cette idée de puzzle, dont les morceaux s'imbriquent et apparaissent comme des choses qui resurgissent de la mémoire. Et que le spectateur se fasse sa propre histoire. » Une manière d'envisager son art comme un théâtre populaire, accessible et non élitiste. Une matière culturelle s'emparant des thématiques sociales, sans jugement de valeur, ni volonté de réponse. « Simplement, porter une parole, mêlée avec le collectage. Là où je trouve des résonances. », résume Marjorie Blériot.

■ MARINE COMBE

Le duo – et même le trio, avec Alan Floch aux lumières – jouera à nouveau le spectacle, le 23 mars, à Pacé.

bref

ROCK'N SYRIE !

Le projet Rock'n Syrie, c'est la soirée caritative organisée par un groupe d'étudiant-e-s le 16/02 au 4 Bis. Trois concerts sont programmés dès 20h : Delirium City, Quarantine et Pacific Princess. Les fonds récoltés seront reversés au profit de l'association Tous pour la Syrie, afin d'acheter du matériel scolaire pour l'école construite à Azraq, en Jordanie, pour les réfugié-e-s syrien-ne-s. Entrée : 6 euros.

bref

chiffre du mois

10/02

La Boum
TransPédéBiGouine est
« un espace de liberté et
de réappropriation de nos
corps, beaux et imparfaits
pour vomir nos désirs et
nos fantasmes. »

chiffre du mois



bref

GEORGETTE PARTY

On en parlait dans notre Coup de cœur #64 : *Ni vues ni connues*, du collectif Georgette Sand, est un ouvrage dédié à la réhabilitation des femmes oubliées, ignorées ou négligées par l'Histoire. Le 16/02 le collectif se rendra à Rennes pour un échange à la librairie La Nuit des Temps, à 19h30. L'occasion de revenir sur la place des femmes dans l'Histoire et de découvrir celles dont elles ont tiré le portrait !

bref**UNE EXPLORATION NOUVELLE**

C'est un coup de cœur immédiat pour la bande dessinée *Bleu Amer* qui nous a mené à rencontrer ses créateurs, Sophie Ladame et Sylvère Denné, à Saint-Malo, avant que les deux complices ne mettent le cap sur Angoulême, pour le festival international de la bande-dessinée, du 25 au 28 janvier.



© CÉLIAN RAMIS

.....

**L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE DE
BIEN FAIRE SAUTER VOS
CRÊPES !**

.....

Ce n'est pas leur première collaboration. Tous deux bénévoles il y a 10 ans pour monter les expositions au festival Quai des Bulles, ils ont ensuite monté une maison d'édition. Elle, est navigatrice et dessinatrice « sur le vif ». Les paysages du monde, elle les a croqué dans des carnets de voyage. Lui, a été négociateur immobilier, barman, scénographe d'expo et est un véritable bédéphile. Elle le dit, il est son libraire personnel. Partageant une esthétique et des loisirs communs – « le bateau, les balades sur les bancs de sable, les bistros », précise Sylvère Denné – ils ont fini par se lancer, et relever, le défi de produire ensemble leur première bande-dessinée. Sortie le 10 janvier 2018, *Bleu Amer* remonte le temps. En juin 1944, sur l'île de Chausey. Alors que Suzanne et Pierre vivent une vie quelque peu monotone, l'arrivée d'un parachutiste américain pourrait bien bouleverser leur train-train quotidien et divisait par la même occasion les habitant-e-s (lire notre critique, p.29). S'ils se sont inspirés d'un fait divers, le scénario reste une fiction pure, aux allures réalistes tant la dessinatrice trace avec justesse l'ambiance de l'île, de ses pay-

sages somptueux au granit de ses roches. « Pour les personnages, j'ai utilisé Sylvère pour le prêtre, je me suis prise en modèle pour Suzanne, et j'ai utilisé des photos d'acteurs pour les autres. On pourra reconnaître De Niro, Bruce Willis ou encore James Dean... Nous prendre en personnage, c'est une manière de nous mêler à l'histoire. Parce que le choix d'une approche fictionnelle, c'est aussi pour pouvoir raconter plus de choses. », souligne Sophie Ladame. Ainsi, le postulat de départ ne sert que de matière au duo qui déroule une histoire favorable à de nombreuses interrogations. La relation amoureuse, le fantasme, le sentiment d'humiliation, la trahison, la culpabilité inculquée aux femmes... *Bleu Amer* démontre la complexité de l'âme humaine et aborde en filigrane la question du choix et de la vie rêvée. Et tout cela en offrant aux lecteurs-trices la liberté d'interpréter l'imaginaire des deux compères. En faisant parler les corps, en s'attachant aux regards, aux expressions des visages. Sans oublier la couleur bleue, « qui devient un langage à part entière », signale Sylvère Denné. Un récit poétique et humaniste, tout en profondeur.

| MARINE COMBE

YEGG

TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict
- p.27
- YEGG & the city
- p.28



Cd

SORRY, NOT SORRY

SHEWOLF
FÉVRIER 2018

Les dix compositions de l'opus des SheWolf ne seront révélées que le 14 février. En attendant, il faut se contenter du single « Would you stand it (if I forgave you)? », qui donne toutefois un bel aperçu du potentiel de ce groupe grunge composé de trois musiciennes. Issues de la culture Do It Yourself, elles balancent un côté brut, sauvage et presque sale. Ça sonne crade, amateur. Et on aime bien cette ambiance un peu déséquilibrée, fragile, et pourtant puissante, déjantée et engagée. Les rockeuses normandes, grandes finalistes en 2016 du tremplin régional « Du bruit dans les longères », à l'Arsenal (dans la région du Perche), trace leur chemin dans l'expression d'une rage poétique bien décidée à ne pas se faire capturer et apprivoiser. D'entrée de jeu, leur nouveau single laisse transparaître leur besoin de libertés, hors du cadre et des sentiers battus. Elles cracheront leur rock en live, le 1er mars, au Mondo Bizarro. Sûr que ça doit valoir le coup !

| MARINE COMBE



Dvd

LE SENS DE LA FÊTE OLIVIER NAKACHE & ERIC TOLEDANO FÉVRIER 2018

Max est un traiteur de longue expérience. Un peu au bout du rouleau et un peu en bout de parcours, il synchronise ses équipes pour un mariage somptueux dans le décor d'un château du 17ème siècle. Serveurs, cuisiniers, musiciens et photographe, tous travaillent pour que la fête soit belle et réussie. Depuis les préparatifs jusqu'à l'aube, tout ce petit monde s'affaire à sa tâche et tous rendent compte au maître en ces lieux, Max. Il est l'homme de la situation et si les doutes, les malentendus et les fausses notes s'invitent au mariage, Max à la solution pour chacun des problèmes à régler. Afin d'éviter la débâcle et face à un déroulement plutôt imprévu gami de drames d'infortunes en cascade, Max va devoir être inventif et créatif. Les réalisateurs Nakache et Toledano se sont passionnés pour le monde un peu secret des coulisses des fêtes de mariage. Bien que moins universelle que les derniers scénarios des cinéastes, la thématique captive néanmoins et se gorge d'une multitude de situations comiques et sarcastiques. Unité de temps, de lieu et d'action, l'ensemble ayant deux mondes différents qui se confrontent, on est proche des célèbres mises en scènes du géant Robert Altman. Si *Le sens de la fête* n'est pas le film le plus réussi du duo le plus courtisé du cinéma français, il ausculte avec élégance le bonheur et le mal-être des gens. Un effet loupe très bien rythmé qui scanne la déconfiture sociale, culturelle et morale d'une époque.

| GÉLIAN RAMIS



IN THE FADE FATIH AKIN JANVIER 2018

De nos jours, Katja et Nuri vivent le grand amour dans la ville de Hambourg où ils élèvent leurs fils Rocco. D'origine kurde, Nuri travaille dans une petite agence d'un quartier multiculturel. Pour Katja, tout s'effondre lorsque son fils et son mari sont pulvérisés lors d'un attentat à la bombe sur le lieu de travail de ce dernier. L'effroi est terrible et la douleur insupportable. Bien décidée à comprendre et à faire payer aux responsables le prix de l'assassinat de son mari et de son fils, Katja devra faire face à une procédure et insidieuse justice. Même si tout rend coupable et semblent désigner sans équivoque comme auteurs du crime les deux accusés, ces derniers seront acquittés par le jury. De là naîtra l'injustice et l'amertume de devoir vivre avec la certitude que les meurtriers de sa famille n'auront pas à assumer leurs actes. La volonté de vengeance de la femme anéantie fera naître une obsession de réparation à la fois consciencieuse et instinctive. Inspiré par la série de crimes racistes qui ont eu lieu en Allemagne entre 2000 et 2009, Fatih Akin présente une œuvre crépusculaire et sans issue. Si la première partie du film procède comme un thriller, la seconde raison de manière beaucoup plus émotionnelle et impose à Diane Kruger qui interprète Katja, une envergure dramatique féminine impériale et une posture de veuve vengeresse très persuasive. Si la fin est quelque peu inattendue, le film est une œuvre fracassante et puissante qui oblige les acteurs à être complètement dévoués à leurs rôles.

| GÉLIAN RAMIS

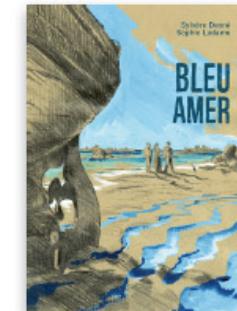


Livres

BLEU AMER SOPHIE LADAME & SYLVÈRE DENNÉ JANVIER 2018

1944, Ile de Chausey. Les années, la routine, ont fini par éloigner Pierre et Suzanne. Lui, passe sa journée à pêcher des homards, avant de filer au bistrot du village. Elle, remplit ses tâches et met sa solitude au service de promenades à pied sur les bancs de sable. Lorsqu'un parachutiste américain débarque accidentellement sur l'île, le couple décide de s'occuper de lui et de le cacher aux Allemands, ce qui déplaît fortement à certains habitants. Si Chausey est quelque peu « hors de la guerre », son arrivée va bouleverser le quotidien de chacun-e, révélant en eux/elle leur part d'humanité et la complexité qui en émane, loin d'une vision manichéenne. L'émotion est omniprésente, dans la beauté des dessins, réalisés en style croquis sur du papier kraft, dans la sensibilité des regards et dans la justesse d'un texte qui sait parfaitement s'incruster dans les éléments visuels, sans jamais les écraser. Saisissant. Sublime. Spectaculaire.

| MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

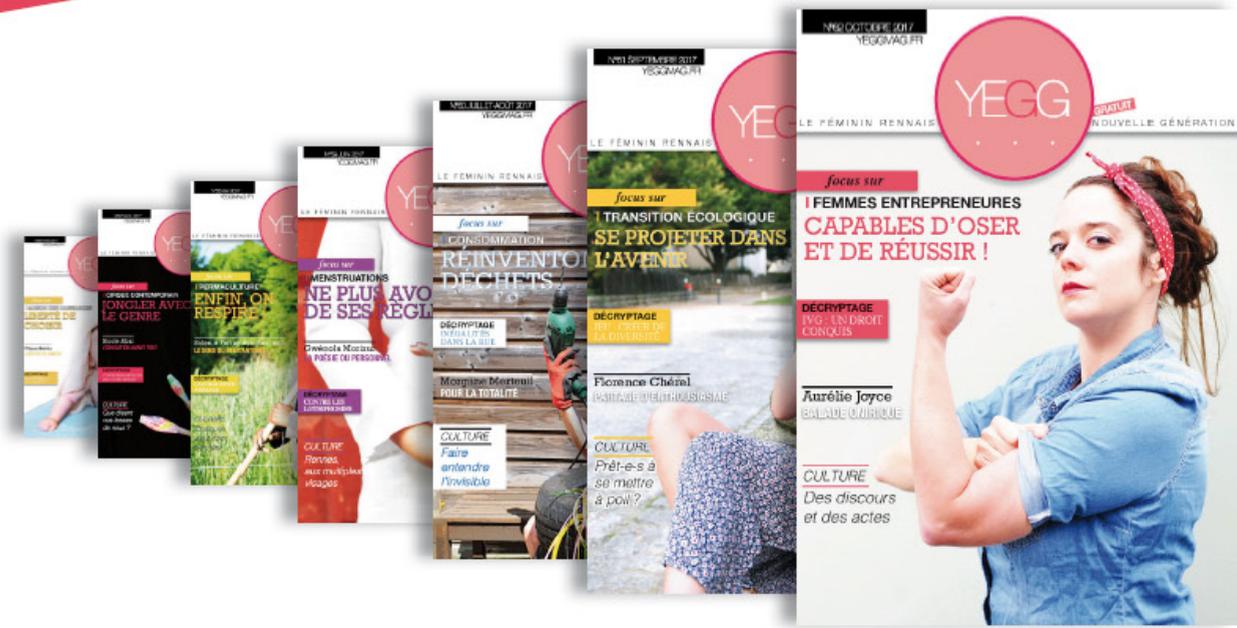
Épisode 48 : Quand je me dis que «c'était mieux avant»...

Depuis combien d'années se plaint-on des travaux qui creusent la place Sainte Anne ? Voir émerger le nouveau visage de cette place emblématique constituait un heureux songe, qui nourrissait l'impatience (et réunissait) de nombreux-ses habitué-e-s du territoire. Mais alors que se profile la silhouette de cette créature fantasmée, c'est une figure cauchemardesque qui sort de terre. Oui, on grossit volontairement les traits. Bien sûr, on savait que derrière les barricades bleues et blanches s'installait la volonté de laver la place de ses «parasites». Pourtant, la place Sainte Anne est tellement autre chose. Imprégnée d'un esprit festif, d'un esprit populaire. Franchement où est le problème ? Ce problème dont parle Hedwige de Villartay qui «s'étonne du contraste entre le couvent des Jacobins et son environnement» lors du conseil municipal du 22 mai 2017. Certes, notre réflexion est naïve. Idéaliste. Mais une ville ne peut-elle pas être fière de voir ses habitant-e-s prendre l'espace ? Je suis une femme et pour cela, on m'a appris à craindre l'espace public, surtout la nuit. Pourtant, quand je rentre seule

le soir, peu importe l'heure, même si je peux craindre certains groupes d'individus masculins, plutôt bruyants, je ne peux que – la plupart du temps – savourer cet instant où des gens partagent des discussions, des engueulades, des rires, des verres, etc. Alors voir une file d'attente qui s'en va jusque dans la rue Saint Michel – pour entrer dans le Centre des Congrès lors des (hypocrites) Assises de la citoyenneté – qui s'écarte méprisamment de quelques dizaines de personnes qui désapprouvent – et le disent dans la bonne humeur, en musique, avec des discours politiques – le développement non caché de l'écart entre les classes sociales et le travestissement de cet espace, symbolique d'une politique pour laquelle les Rennais-es n'ont pas voté, c'est bien plus qu'un pincement au cœur pour quelqu'un-e qui fréquente le quartier depuis de nombreuses années. C'est la perte d'une richesse inestimable et la preuve que peu importe le pouvoir en place, le leitmotiv est toujours la division par l'enrichissement des plus riches et l'appauvrissement des plus pauvres.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTEPE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUCK MONTEUIL
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR